



HAL
open science

**Aragon : L'Atelier d'un peintre. Marceline
Desbordes-Valmore, romancière , J'écris pourtant, Mars
2019, p. 123-134.**

Dominique Massonnaud

► **To cite this version:**

Dominique Massonnaud. Aragon : L'Atelier d'un peintre. Marceline Desbordes-Valmore, romancière , J'écris pourtant, Mars 2019, p. 123-134.. J'écris pourtant, 2019, J'écris pourtant, 3. hal-02560493

HAL Id: hal-02560493

<https://hal.science/hal-02560493>

Submitted on 1 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique MASSONNAUD, Edition du texte d'Aragon sur *L'Atelier d'un peintre* de Marceline Desbordes-Valmore, *Marceline Desbordes-Valmore prosatrice*, F. Bercegol et A. Boutin (dir.), *J'écris pourtant*, n°3, Douai, 2019.

ARAGON : « L'ATELIER D'UN PEINTRE Marceline Desbordes-Valmore, romancière »

En août 1833, l'acteur Valmore¹ avait vu mourir son père, et Marceline, sa femme confiait à Mélanie Waldor² (qui fut aimée d'Alexandre Dumas) : « La douleur est une torture sauvage – on dirait qu'elle m'entre dans les os comme les clous de la Passion ». C'était au temps que les époux faisaient, une fois de plus, la tentative de se fixer à Paris, et Marceline, avec l'amitié de Dumas et de M^{elle} Mars (la grande actrice avait alors cinquante-quatre ans), essayait de faire entrer son mari à la Comédie-Française. Il fallut bientôt y renoncer : Prosper Valmore parlait déjà d'abandonner le théâtre (... « Et je prie Dieu qu'il le permette » écrit Marceline à son fils, à Grenoble³, au début de décembre). L'argent manquait. L'éditeur Charpentier⁴ avait des ennuis et payait mal, irrégulièrement.

C'est dans ces tristes temps que Mme Desbordes-Valmore achève, sans doute, parce qu'on ne vit point des vers, un roman : *L'Atelier d'un peintre. Scènes de la vie privée* commencé, semble-t-il, vers 1830, qui n'a pas eu plus de chance que Prosper Valmore sur les planches, et ne devait point résoudre le problème de la vie quotidienne des époux.

Mais l'insuccès ne prouve rien : c'est un des ouvrages les plus singuliers et les plus attachants d'un siècle où l'excentricité presque seule faisait la gloire. Cette œuvre du cœur, où éclate, comme une fleur sans flétrissure, la bonté de l'auteur, n'est en rien l'inférieure de ses poèmes. Il y manquait sans doute ces oripeaux et cette cruauté qui

¹ Prosper Lanchantin, dit Valmore (1793-1881), est lui-même le fils d'un acteur André Lanchantin mort le 19 août ; Prosper a rencontré Marceline à l'occasion d'une mise en scène de *Phèdre* : il jouait Hippolyte, elle était Aricie. Leur mariage a lieu le 4 septembre 1817.

² Mélanie Villenave (1796-1871), épouse Waldor et amie de Marceline, a tenu à Paris un salon littéraire ; romancière, dramaturge et poète, sa correspondance avec Dumas a été rééditée en 1982 : *Lettres d'Alexandre Dumas à Mélanie Waldor*, Claude Schopp (éd.), Presses universitaires de France, 1982 [Le volume contient également un choix de lettres de M. Waldor à A. Dumas].

³ Hippolyte, fils de Marceline et de Prosper Valmore, est né le 2 janvier 1820 ; en 1832, il a été confié à l'Institution Froussard à Grenoble pour son éducation.

⁴ Dumas. Marceline signe avec lui pour *L'Atelier d'un peintre* le 1^{er} juin de la même année.

faisaient alors la vogue d'Eugène Sue⁵, ou de ceux du vicomte d'Arincourt⁶. Marceline y mettait la dernière main, le 3 novembre 1833, avec cet avant-propos⁷ :

Ces souvenirs chers, longtemps scellés en moi, nourris dans le cœur, où nous gardons frais et pur tout ce qui nous a frappé aux premiers jours de la vie eussent dû, peut-être, ne jamais être révélés : le jour les fait pâlir, et je ne tromperai personne en disant, sous des mots dont j'ignore l'usage :

– Lisez ceci et vous serez touché.

Un bouquet de fleurs, religieusement gardé, peut, au bout de longues années, être encore et toujours imprégné d'émotions et de parfums pour celui qui le possède ; il peut le ressaisir de trouble, de rêverie ou de piété : c'est son souvenir qui le respire, qui lui rend l'éclat, la tendre poésie des beaux moments où il fut cueilli !

Mais les moments sont loin ; les fleurs sont fanées. Erreur à celui qui possède ce trésor, s'il veut tout à coup l'offrir à la curiosité ou à l'attendrissement des autres : il est fané... on sourit, et l'on passe à des fleurs vivantes, actuelles, riches de couleurs et de parfums enivrants.

Toutefois, malgré ses apparences uniformes et paisibles, la vie humble, pauvre et obscure du logis, a son drame de même qu'une vie agitée et féconde en événements. La femme qui naît, vit et meurt près du foyer, l'artiste qui passe ses jours dans la solitude, tout entier qu'on le croirait à ses travaux, ont chacun aussi leurs espérances, leurs désespoirs et leurs joies célestes. Les secousses qui les heurtent, pour demeurer invisibles, comme les secousses du galvanisme, n'en frappent pas moins avec violence et d'une façon terrible. Seulement la victime se trouve trop loin pour que l'on entende ses cris, et la plupart du temps, abattue, résignée, elle étouffe ses sanglots et dévore des pleurs inutiles. La croyant calme ou bien insoucieuse, on ne songe pas à lui compatir ; on réserve son intérêt à des cris plus énergiques et à des tortures plus visibles.

Dans *L'Atelier d'un peintre*, c'est l'esquisse de cette vie méconnue, qu'une femme a essayé de reproduire ; une femme qui s'est trouvée initiée à de tels mystères, et qui en a plus encore subi les douleurs qu'elle n'en a partagé les jouissances. Pour écrire ce livre, elle n'a fait que se rappeler des récits auxquels, petite fille, elle se sentait émerveillée et les yeux pleins de larmes.

Mais elle comprend son inexpérience⁸. Malhabile à l'art du romancier, elle n'a point présenté, dans un cadre qui les fasse valoir, les touchantes richesses du sujet qu'elle

⁵ Aragon évoque ici les premiers succès d'Eugène Sue avec ses romans maritimes et exotiques : *Kernok le pirate* (1830), *El Gitano* (1830), *Atar-Gull* (1831) ou *La Salamandre* (1832) et *La Vigie de Koat Vën* (1833). Balzac avait salué dans *La Revue des deux mondes*, en mars 1832, la parution de *La Salamandre* ; la parution, chez Urbain Canel, d'un volume de Contes de Sue, *La Coucaratcha* a également suscité un article favorable de Balzac dans *La Caricature* (13 décembre 1832).

⁶ *Le Solitaire* du Vicomte d'Arincourt (1788-1856) paru en 1825 a connu un succès retentissant en France et à l'étranger ; le romancier fut surnommé le « prince des romantiques ». Les romans suivants *Le Renégat* (1822), *Ipsiboé* (1823), *L'Étrangère* (1825) connaissent également un grand succès dans les Cabinets de lecture. Balzac s'en moque dans *Un grand homme de province à Paris* (1839).

⁷ Aragon donne ici le texte de l'édition Charpentier-Dumont de 1833. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k74514f.texteImage>. L'édition procurée par Georges Dottin, en 1992, s'appuie sur une version ultérieure, corrigée de la main de l'auteur, qui figure au fonds de la Bibliothèque municipale de Douai.

⁸ Ceci semble une phrase ajoutée au texte préfaciel du 3 novembre 1833, tel qu'il est donné dans l'édition établie par Georges Dottin, avec une postface de Marc Bertrand : *L'Atelier d'un peintre*, Roman, Miroirs éditions, 1992. De même, au paragraphe précédent la tournure à présentatif ajouté permet

voulait peindre. Dans ce cas, elle rappelle la réponse d'une femme de son cher et doux pays de Flandres : 'Ah ! monsieur, je vous fais sourire, parce que je parle mal ; mais si vous entendiez ma fille vous confier⁹ mes malheurs, vous pleureriez à chaudes larmes !'

Cette longue précaution oratoire, qu'en faut-il vraiment retenir ? Le triste été, le long automne avaient sans doute, au-delà du livre entrepris, ramené Marceline à ses souvenirs de mélancolie. Le roman, qui était pour elle un jeu presque ignoré, malgré le précédent d'*Une raillerie de l'amour*, publié chez Charpentier, un peu plus tôt dans l'année¹⁰, le roman lui donnait la tentation de parler d'elle-même, comme elle pouvait, sans blesser les siens, le faire ailleurs, déguisant sous des personnages fictifs, des sentiments véritables, peu faits pour être exprimés haut par l'épouse fidèle de Prosper Valmore. Et elle devait mêler les souvenirs de son enfance des Flandres, les récits de sa mère, la misère de ce père peintre-doreur, à ceux de sa propre jeunesse. Il n'est pas possible de lire ce roman sans y voir dans son héroïne, la douce Ondine, nièce du peintre Léonard, une image de Marceline même. Sans doute peint-elle cette Ondine, au lieu d'être actrice comme l'auteur, à vingt ans. Mais, comme elle, enfant du Nord, comme elle, Ondine (qui porte le nom de la fille¹¹ des Valmore) peut raconter ainsi la mort de sa mère :

Peu de temps après, je naviguais avec ma mère, seulement ma mère, vers l'Amérique, où personne ne nous attendait. Elle était muette, cette mère si charmante, elle était loin de vous tous, avec moi, son plus jeune et son plus frêle enfant ; nous nous regardions avec épouvante, comme si nous ne nous reconnaissions plus ; elle me serrait le bras, elle me collait contre elle à chaque roulis de cette maison mouvante, fragile et inconnue, dont les mouvements la faisaient malade à la mort ; et enfin ma sœur, après trois mois encore, je revins seule, vêtue de noir, n'osant plus me bouger dans le monde, où la mort tourne toujours, comme l'hirondelle furieuse....

On sait que Marceline avait accompagné sa mère dans un voyage désespéré, telle était la misère de leur famille, pour aller retrouver, à la Guadeloupe, un parent qui ne les connaissait pas, et qui eût payé leur présence d'un peu d'argent envoyé au père et aux autres enfants demeurés à Douai. Mais les deux femmes tombèrent en plein dans la révolte de l'île, où le cousin avait disparu, et où, en quelques semaines, la fièvre jaune eut raison de la mère. La jeune fille rapatriée, s'engageait dans la troupe théâtrale de Lille...

L'Ondine du roman, bien d'autres raisons nous permettent de l'identifier à l'auteur : comment ne point lire l'intime de ses pensées, ne pas reconnaître, avec toutes les transpositions voulues, dans l'amour malheureux qu'elle éprouve pour l'Allemand Yorick Angelman, l'histoire de sa propre jeunesse, l'amour qu'elle donna, avant de se marier avec Valmore, à Henri de Latouche¹², qui tira plus tard de l'oubli

d'introduire un effet de glose qui accompagne le lecteur du texte. [Cf. « L'atelier du peintre est l'esquisse de cette vie méconnue », *L'Atelier*, éd. cit., p. 8].

⁹ Le texte original cité dit « conter ».

¹⁰ La *Bibliographie de la France* a annoncé la parution de ce roman le 22 juin 1833.

¹¹ Marceline, Junie, Hyacinthe Valmore que tous les siens appellent « Ondine » à partir de sa douzième année, comme le rappelle Francis Ambrière, est née le 1^{er} novembre 1821. [Voir Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore, Marguerite Desbordes-Valmore et les siens*, Seuil, deux volumes, 1987].

¹² La biographie de Francis Ambrière permet de retracer plus précisément les amours de Marceline : il valide l'existence d'une liaison entre Marceline et Eugène Debonne de mai 1807 à janvier 1813 puis la mort à Bruxelles le 10 avril 1816 de leur fils Marie-Eugène « à cinq ans, neuf mois et sept jours ». A

les poèmes d'André Chénier¹³? Bien sûr, Yorick n'est point Henri : il n'en a que la beauté angélique. Mais comme Ondine se croit aimée de Yorick, comme elle prend ses confidences pour des aveux déguisés, quand ils vont à une autre femme, légère, mondaine, cruelle... dans la vie, la malheureuse Marceline s'était prise au jeu d'Henri de Latouche, rencontré chez Délie, l'actrice de l'Odéon, qu'il aimait, et non point cette jeune fille sans défense dont il fut le premier amour... Et elle écrivait à Délie :

Je l'ai vu cet amant si discret et si tendre.
J'ai suivi son maintien, son talent et sa voix.
Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
Ses regards me parlaient, et j'ai su les entendre.
Mon cœur est éclairé mais il n'est point jaloux.
J'ai lu ces vers charmants où son âme respire ;
C'est l'Amour qui l'inspire
Et l'inspire pour vous¹⁴.

Mais, dans le roman, Ondine en meurt, et Yorick la trouvant morte, va se tuer à son tour. Dans la vie, Marceline eut d'Henri de Latouche un enfant qui vécut six ans¹⁵. Du « péché » de cette naissance, c'est une fille, modèle à l'atelier d'un peintre voisin, qui sera, dans le roman, chargée par Mme Desbordes-Valmore et cela nous vaudra le récit touchant et merveilleux de l'accouchement dans une cellule abandonnée du Couvent des Capucines... Et à l'arrière-plan de l'histoire d'Yorick et d'Ondine, précisément le cadre du Couvent des Capucines habité, au début de l'Empire, par les peintres, d'Ingres à Gros, à Girodet, à Gérard, à Granet, à Prud'hon... précisément ce cadre donne à Marceline la possibilité de faire à son lointain régner l'atmosphère de Rome où les artistes d'alors vont se former, de cette Rome tentante et pour elle douloureuse, parce que c'est à Rome que, l'abandonnant, s'en fut, chargé d'une mission diplomatique, Henri de Latouche en 1812¹⁶. Quand, bien plus tard, en 1838, suivant Valmore dans les péripéties pitoyables de sa carrière théâtrale, elle est en Italie, et pourtant doit renoncer à pousser jusqu'à Rome, elle écrira à son amie Pauline Duchambge¹⁷ :

l'époque de la rédaction du texte d'Aragon, ce lien était largement présenté comme une liaison déjà présente entre Marceline et Henri de Latouche. Francis Ambrière situe le début de cette dernière à partir de juin 1820.

¹³ Aragon mentionne ici l'édition de poèmes d'André Chénier auxquels Latouche ajoute des inédits : *Œuvres complètes d'André de Chénier*, notice introductive par Henri de Latouche, Paris, Librairie constitutionnelle Baudouin frères, Foulon et Cie, 1819.

En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71345f#>

¹⁴ Ce poème a paru pour la première fois sous le titre « A Délie, I », dans Marceline Desbordes-Valmore, *Élégies, Marie et romances*, François Louis, 1819, p. 51.

En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8610844r/f63.image.r=Desbordes-Valmore#>. Il reparait sous le titre « À Délie, II » avec quelques variantes dans le volume des *Élégies* : Charpentier, 1860, p. 62-63. Il figure dans les *Œuvres poétiques*, Marc Bertrand (éd.), Grenoble, PUG, 1973, t. I, p. 58. Si on suit la chronologie de Francis Ambrière, il n'est donc pas question de Latouche dans ces vers.

¹⁵ Aragon évoque donc ici la mort de l'enfant de Marceline et Eugène Debonne : Marie-Eugène à Bruxelles.

¹⁶ Henri de Latouche part effectivement pour Rome en mars 1812. Aragon suit donc ici le discours courant concernant la vie amoureuse de Marceline telle qu'elle est connue avant la biographie de Francis Ambrière en 1987. Voir Ambrière, *Le Siècle des Valmore, op. cit.*, t. I, p. 180-186.

¹⁷ Antoinette-Pauline de Montet-Duchambge [1778-1858] a rejoint à Paris son amie Joséphine de Beauharnais ; élève de Cherubini et compagne d'Auber, elle compose des « romances de salon » en particulier à partir de poèmes de Marceline dont elle est l'amie depuis leur rencontre dans l'atelier de

Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome ? La trace rêvée, qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi...

Ce secret mal gardé, cet amour qu'elle doit à son mari de dissimuler ; comme il transparaît partout dans la vie de Marceline ! Car Ondine, sa fille, dont ici elle reprend le nom d'usage pour son héroïne, s'appelait chrétiennement Hyacinthe, elle l'avait appelée Hyacinthe : et sans doute que son père, l'acteur Valmore, ignorait que le nom véritable de cet amant impossible à oublier était en réalité Hyacinthe Thabaud¹⁸. Peut-être cette supercherie devenue remords valut-elle à l'enfant qu'on ne l'appelât plus qu'Ondine... Toujours est-il que dans le monde intérieur de Marceline, les prénoms jouent un rôle de rêverie, jamais mieux marqué que dans *L'Atelier d'un peintre*. Dans son roman, le père d'Ondine s'appelle Félix, ce qui était le troisième patronyme de son père à elle¹⁹ ; veut-elle corriger le jugement sévère du peintre Léonard sur les femmes, elle fera jeter par Ondine, le nom de Pauline : « Mais Pauline, mon oncle, que vous appelez la fée aux perles, n'a pas un seul de ces défauts de femmes dont vous les accusez toutes... » et cela ne s'explique point par le rôle d'une Pauline dans le roman, mais par l'amitié de Mme Desbordes-Valmore pour Pauline Duchambge, à qui c'est ici comme un sourire.

C'est ainsi que *L'Atelier d'un peintre*, écrit pour Charpentier, dans l'espoir d'un peu d'argent, met aux prises deux sortes d'êtres : les fantômes intérieurs de Marceline et les acteurs choisis par elle pour être les alibis de ces fantômes. Si bien que, sachant lire, nous verrons, au naturel, dans *L'Atelier*, les sentiments cachés de l'auteur ; mais, en même temps que nous entrons dans son cœur, nous entrons dans tout un monde, celui qu'elle a voulu peindre pour mieux disparaître derrière lui. Or, cette peinture-là par un miracle de l'histoire, est une peinture réaliste dont le prix est aussi grand que les trésors du cœur valmorien : et c'est comme le parfum d'une époque, miraculeusement conservé, qui s'en échappe, si nous ouvrons ce livre oublié, ce livre vivant, d'une vie palpitante et toujours réelle.

Le couvent des Capucines²⁰, où Mme Desbordes-Valmore situe l'atelier de Léonard, s'étendait à l'ouest de la rue de la Paix, de la rue des Petits-Champs au Faubourg-Saint-Honoré et jusqu'aux boulevards, du côté de ce qui est aujourd'hui la Madeleine et la rue Royale²¹. Abandonné des religieux depuis la Révolution, cet

Constant Desbordes au printemps 1820. Lettre du 20 septembre 1838 (BMDV, Ms.1620-3-245). Il semble que ce soit bien en effet à Latouche, associé dans son esprit à l'Italie, que pense Desbordes-Valmore quand elle écrit ces lignes de Milan.

¹⁸ De fait, Aragon paraît insister sur la fidélité de Marceline à l'égard de son amant Latouche, malgré le mariage avec Valmore : Marceline, Junie, *Hyacinthe* Valmore semble alors être la fille d'Henri de Latouche, si l'on considère que l'identité du père naturel est inscrite dans les prénoms : Henri de Latouche est le nom d'usage pour *Hyacinthe*-Joseph Alexandre Thabaud de Latouche (1785-1851).

¹⁹ Le contrat de mariage des parents de Marceline, signé le 26 août 1776, mentionne « Antoine-Félix Desbordes » et pour la mère « Catherine-Joseph Lucas » [Voir Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, op. cit., t. II, p. 431]. « Félix » est aussi le nom du frère de Marceline : 1782-1851.

²⁰ Le couvent des Filles de la passion, créé en 1604 est un couvent de Clarisses capucines qui a été détruit au moment de la construction de la place Vendôme en 1806.

²¹ L'information donnée par Aragon paraît très précisément relever de la reprise d'une note issue d'un ouvrage d'E.-J. Delécluze : « Le couvent des Capucins et son jardin occupaient toute la longueur de la rue de la Paix, depuis la rue des Petits-Champs jusqu'aux boulevards. Outre une grande quantité d'artistes qui y logeaient alors, il y avait de petits spectacles, et entre autres le cirque de Franconi, dans

amoncellement de bâtisses, de cloîtres et de cellules, tombait dangereusement en ruine, et, dans son jardin, des forains campaient, des bateleurs, et notamment le cirque Franconi²². Les peintres s'y étaient mis, faisant atelier des grandes comme des petites pièces. Aux premières années du siècle, on trouvait là les principaux élèves de David, Gros, Girodet, Gérard, Granet, Ingres, Isabey, Delécluze, Bergeret, Révoil, Abel de Pujol²³ et d'autres artistes qui ne sortaient pas de chez ce grand maître comme Dupaty Chauvin, Léonard Defrance, Hilaire Ledru, le sculpteur italien Bartolini, le sculpteur douaisien Bra²⁴, et Constant Desbordes²⁵, oncle de Marceline. Mais, vers 1805, l'état des bâtiments s'étant aggravé, l'ordre de démolition en fut donné, et la plupart des artistes, l'un après l'autre, abandonnèrent les Capucines. Dans le roman de Desbordes-Valmore, nous sommes déjà à l'époque où il n'y a plus guère là que Girodet-Trioson qui poursuit ses immenses compositions, dans le mystère des étages supérieurs, et le héros du livre, Léonard, qui, tout en étant indiscutablement l'oncle Constant Desbordes, doit sans doute son nom à Léonard Defrance, peintre réaliste, né à Liège, et mort en réalité en 1805²⁶ (d'après les tableaux de Girodet qui sont nommés, nous sommes au moins en 1810 ; d'après la date du prix de Rome donné à Abel de Pujol, au moins en 1811... ; c'est en 1808 que Marceline a connu Henri de Latouche, en juin 1810 que son enfant est né).

Le Léonard de Mme Desbordes-Valmore, il nous est permis de voir en lui non seulement Constant Desbordes, mais une sorte de composé des peintres flamands de ce temps, et non seulement le Belge²⁷ Léonard Defrance, mais Hilaire Ledru, fils

le jardin ». Étienne-Jean Delécluze, *Louis David, son école et son temps. Souvenirs*, Paris, Didier, 1855, Note 57 de la p. 297,

²² Le cirque d'Antonio Franconi y a pris place en 1800. Voir sur le lieu : Ania Guini-Skliar, « Le couvent des Capucines » dans *La Place Vendôme. Art, pouvoir et fortune*, Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris, « Paris et son patrimoine », 2002, p. 63-68.

²³ Abel de Pujol (1785-1861), fils naturel d'un notable de Valenciennes et élève de David, a obtenu le prix de Rome en 1811. Il a décoré plusieurs lieux parisiens ; sa seconde épouse est l'une de ses élèves : Adrienne Grandpierre-Deverzy ; peintre, elle a représenté : *L'Atelier féminin d'Abel de Pujol* en 1822, huile sur toile, Musée Marmottan-Monet, Paris.

²⁴ Théophile Bra (1797-1863) est un sculpteur et dessinateur douaisien, cousin de Marceline Desbordes Valmore. Il a sculpté un buste de Marceline en 1833. Sa *Statue d'un ange androgyne* - conservée au Musée de Douai - a pu inspirer la *Séraphita* de Balzac, parue en 1834 dans *La Revue de Paris*. Balzac avait en effet visité l'atelier de Bra, avec Marceline, le 17 novembre 1833. [Voir Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, Roger Pierrot (éd.), Robert Laffont, 1990, t. I, p. 98]. Le groupe *La Vierge tenant le Christ enfant adoré par deux anges* a inspiré aussi à Marceline Desbordes-Valmore le poème « Croyance », publié en 1834 dans *L'Églantine* et repris dans le recueil *Pauvres Fleurs* en 1839 (OP, II, p. 379). Deux expositions ont mis en valeur la production de dessins de Bra que l'on peut rapprocher de ceux de W. Blake : Jacques De Caso, André Bigotte, *The drawing speaks : Théophile Bra, works 1826-1855, Le Dessin parle : Théophile Bra, œuvres 1826-1855*, avec un avant-propos Hubert Damisch, [expositions de Houston, Texas, Menil Collection, 12 décembre 1997 - 29 mars 1998 ; Iowa City, University of Iowa Museum of art, janvier - avril 1999 ; Douai (Nord), Musée de la Chartreuse, automne 1999] et, plus récemment, au Musée de la Vie romantique : *Sang d'encre. Théophile Bra 1797-1863. Un illuminé romantique*, avant-propos d'Hubert Damisch, éditions Paris-Musées, 2007.

²⁵ Constant Joseph Desbordes (1761-1828), oncle de Marceline et originaire de Douai, a été l'élève de Gros et représente « un second père », comme elle le dit dans une lettre à Madame Récamier, écrite de Lyon le 13 mai 1828, citée par Arthur Pougin, *La Jeunesse de Madame Desbordes-Valmore*, p. 169-170.

²⁶ Léopold Defrance (1735-1805), premier directeur de l'Académie des Beaux-arts de Liège, a développé en peinture le sujet des nouveaux sites manufacturiers ou industriels.

²⁷ Aragon ajoute ici une note pour la publication du texte en volume dans *Lumière de Stendhal* : « Cet article m'a attiré remontrance de mes amis liégeois. Liège était, me font-ils remarquer, une principauté

d'un charpentier de l'Artois, mais aussi, sans doute, Louis-Léopold Boilly de La Bassée²⁸, avec lequel l'histoire de Léonard a bien des points communs, vivant encore quand fut écrit *L'Atelier d'un peintre* (Constant Desbordes était mort en 1828) : Boilly qui, comme Defrance, inspiré des Hollandais et Flamands représente en marge du romantisme gréco-romain des davidiens la tendance moderniste d'alors : l'observation directe de la vie.

Si l'on publie aujourd'hui, *L'Atelier d'un peintre*, que le lecteur sache y découvrir, sous le charme valmorien, dans le style d'une époque toute bouleversée dans sa morale par l'échec de Robespierre et la croissance continue des idées révolutionnaires, les contradictions évidentes de cette époque et ses courants profonds. La jeune Ondine, avec ses rêves, ses pleurs et les élans d'un cœur, qui se répète l'axiome de sa sœur : Il faut aimer ou mourir, la jeune Ondine vit ici au milieu d'une foule d'hommes jeunes, les peintres de ce temps-là, en qui retentissent les grands troubles de la conscience humaine, dans le cadre de leurs préoccupations artistiques, sans doute, mais ces préoccupations mêmes qui avaient fait peindre à David son *Marat mourant*, ou son *Lepelletier de Saint-Fargeau*, à Boilly son *Triomphe de Marat*, à Léonard Defrance²⁹ ses deux *Visite d'une manufacture de tabacs* (où l'on voit à l'entrée des élégants visiteurs dans la fabrique misérable, les ouvriers regardant à la dérobée, le contremaître sifflant pour les rappeler au travail et, par terre, les petits trieurs de tabac, une main-d'œuvre enfantine, recrutée à moins de dix ans...).

Il demeurait, dans l'âme de ces jeunes hommes, le bouillonnement des années qui avaient conduit Lubin³⁰, élève de David, sur l'échafaud, le 10 Thermidor, Hennequin³¹, élève de David, dans la conspiration du Champ de Mars, parmi les Babouvistes. Sans oublier Topino Le Brun³², élève de David, jugé révolutionnaire au procès de Danton et alors modérantiste, après Thermidor républicain enragé, épris des idées de Babeuf, condamné à mort et exécuté en 1801 pour le seul crime d'avoir

épiscopale à la naissance du peintre. Et, à partir de 1793, jusqu'à sa mort, le département français de l'Ourthe. Ils exigent donc que Léonard Defrance ne soit pas belge, mais français ».

²⁸ Louis-Léopold Boilly (1761-1845), né à La Bassée près de Lille, a vécu son enfance à Douai. Portraitiste, il a exécuté une série de commandes de portraits pour Esprit Calvet, le collectionneur d'Avignon puis a représenté les révolutionnaires ainsi que de très nombreuses scènes de la vie parisienne au début du siècle ; par exemple une scène qui montre l'*Inoculation contre la variole à Paris* (1807), *Le Public regardant le Couronnement de David au Louvre* (1810), New York, Metropolitan Museum of Art ou *Réunion d'artistes dans l'atelier d'Isabey*, Paris, Musée du Louvre.

²⁹ Aragon mentionne ici une série de Léonard Defrance ; les historiens du livre et spécialistes du XVIII^e siècle connaissent bien aujourd'hui les toiles qui s'inscrivent dans une autre série : *La Visite à l'Imprimerie* (1782) : ces huiles sur bois représentent l'atelier de composition et celui d'impression ainsi que la salle d'impression. Une quatrième toile consacrée à la salle de composition a été retrouvée en 2008.

[Voir : http://culture.uliege.be/jcms/prod_132249/fr/un-tableau-de-leonard-defrance-perdu-et-retrouve].

³⁰ Le nom de « Lubin » est mentionné, sans prénom, avec la mention : « décapité, 10 thermidor » dans la « Liste des élèves de Louis David, depuis 1780 jusqu'en 1816 » qui figure au terme de la conclusion de l'ouvrage de Delécluze déjà cité, *Louis David, son école et son temps. Souvenirs*.

³¹ Philippe-Auguste Hennequin, (1762 -1833) a d'abord été à Lyon l'élève d'un peintre suédois - Per Eberhard Cogell (1734-1812) - puis est entré à l'école de David. Primé au Salon de 1799, il est un peintre d'histoire très lié à l'Empire. Il s'exile en Belgique au moment de la Restauration. Voir : Jérémie Benoit, *Philippe-Auguste Hennequin 1762-1833*, Paris, Arthena, 1994.

³² François Jean-Baptiste Topino-Lebrun (1764-1801) a rencontré David, à Rome, en 1784. Sa peinture a été redécouverte et valorisée dans les années 1970 : Voir par exemple Philippe Bordes et Alain Jouffroy, *Guillotines et peinture : Topino-Lebrun et ses amis*, Paris, Éditions du Chêne, 1977.

dessiné les poignards qui devaient servir aux conjurés de la conspiration d'Aréna pour tuer le Premier Consul³³.

Il y avait, dans l'âme de ces jeunes hommes, ce grand drame de leur maître David, que la réaction thermidorienne chercha à déshonorer, qui pour défendre sa liberté dut sans doute balbutier des reniements incertains, mais qui, nous rapporte son élève, Etienne Delécluze³⁴, *croyait ... de la meilleure foi du monde que Robespierre et Marat étaient des hommes vertueux...*

Il y avait l'entraînement des victoires de Bonaparte, la confusion, le passage des victoires républicaines aux victoires impériales... Et ces jeunes gens, voyez-les sur les portraits du temps ! ce n'étaient plus les petits-maîtres du XVIII^e siècle, les artistes poudrés d'un temps révolu : ils ressemblaient aux modèles qu'ils peignaient, à ces soldats sortis du peuple à ces géants qui ébranlaient un monde, à ces demi-dieux humains, aux grandes charpentes, ces athlètes réels qui avaient bousculé jusque dans la peinture les plâtres gréco-romains et pris leur place ; et Gros trahissait, disait-on, l'enseignement de son maître David, en substituant ces êtres de chair et de sang aux modèles de l'antiquité... et sans doute que les commandes de l'empire, l'admiration pour Napoléon, avec les sursauts d'étranges révoltes, venaient encore compliquer les rêveries d'un art qui porta à la folie la peinture des batailles, mais cela me confond que, jamais, nulle part, la critique d'art n'ait sérieusement analysé ce temps, et cette période de la peinture, une des plus extraordinaires et des plus décriées de tous les temps. Il y a là des motifs d'exaltation, de colère et d'admiration qui peuvent et doivent encore saisir l'esprit de la jeunesse, même si des aînés voient en Girodet ou Gérard des peintres n'ayant rien à faire des leçons de Cézanne ou de Van Gogh ou de Matisse, qui, grandes qu'elles soient, ne limitent pas à elles seules, ce monde absurde et raisonnable de la peinture. Ce monde de la peinture, qui, au-dessus des hommes et de leur histoire, est comme les nuages enflammés au soir sur les villes.

Et il y avait, dans ces jeunes hommes, qui entouraient Ondine, dans ces fils d'un siècle, naissant, les folies qui menèrent au suicide cet Augustin D..., élève de David : en 1805, il s'élança des tours de Notre-Dame, après avoir lu *Les Souffrances du jeune Werther*³⁵ ; et, plus tard, Gros, lui-même, devait se jeter dans un bras de

³³ Cette conspiration est nommée « conspiration des poignards » ou « complot de l'opéra » dans les *Mémoires* de Fouché qui s'attribue le mérite d'avoir déjoué le complot censé viser le premier consul, à sa sortie de l'opéra, le 10 octobre 1800.

³⁴ L'ouvrage d'E.-J. Delécluze consulté par Aragon est celui déjà cité : *Louis David, son école et son temps. Souvenirs* [1855]. Le choix documentaire d'Aragon paraît fort pertinent, puisque Delécluze, avant d'être critique d'art a étudié dans l'atelier de David et obtenu une médaille de peinture au Salon de 1808.

³⁵ Cette mention permet de resituer le roman de Marceline dans la période de la vogue du roman goethéen : *Die Leiden des jungen Werthers* paru à Leipzig en 1774 pour la première édition en allemand. Le roman a été traduit en France dès 1777 ; une nouvelle traduction du Comte Huchet de La Bédoyère a paru en 1809, chez Didot l'aîné. On se souvient que la réception que la réception a généré une vague de suicides en Europe : Madame de Staël écrivait dans *De l'Allemagne*, en 1813 : « Werther a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde ». La référence que fait Aragon au roman de Goethe permet de valoriser la fin tragique de *L'Atelier d'un peintre* et constitue un marqueur symbolique fort du développement de l'école romantique.

Seine, au Bas-Meudon³⁶, et Léopold Robert³⁷ devait se tuer par désespoir d'amour... Yorick Angelman, qui ne suit pas la biographie d'Henri de Latouche, fait comme eux : il lit *Werther*, il se tue... En ce temps-là, on ne mourrait plus sur l'échafaud. La jeunesse suivait l'aventure de Bonaparte ou s'égarait. Henri de Latouche, lui, trente ans après la mère, essaiera de séduire Ondine Valmore, et à la terreur que Marceline montre pour sa fille dans ses lettres d'alors, on voit bien que le monstre, à cinquante-quatre ans, n'a pas perdu ce charme de Lovelace jamais oublié, même alors, par la malheureuse femme³⁸.

Ces jeunes hommes qui entourent Ondine, l'Ondine de *L'Atelier*, ce ne sont pas « les enfants du siècle » tels que les verra Musset. Ce sont les pères audacieux des futurs gilets rouges de 1830. Ceux qui, des champs de bataille à l'atelier, dans les extravagances de la jeunesse, ont encore à leurs oreilles le fracas de la Bastille tombée. Frères des héros de l'an II, qui se précipitèrent sur les champs de bataille d'Italie, avec leurs vingt ans et leur cheval.

Avec eux, ce Léonard, le maître qui ne va point à la messe le dimanche (Marceline choquée essaie d'adoucir son irrégion, et je ne sais ce qu'il en était au juste pour Constant Desbordes, mais Léonard Defrance, n'est-il point le peintre d'un tableau qui se nomme *Les Constitutionnels fermant les couvents*, comme Topino Le Brun, signale Sylvain Maréchal dans le *Dictionnaire des athées*³⁹, est l'auteur d'une allégorie de *La Fatalité*, qui démontre le bien-fondé du matérialisme ?) avec ce jeune Abel (probablement Abel de Pujol, peintre de tableaux religieux), enfant naturel à qui le prix de Rome rend le cœur et le nom de son père dans une petite ville du Nord (Abel de Pujol est né à Valenciennes)⁴⁰, et à qui ses camarades, telle est sa stature, quand ils l'ont par plaisanterie jeté à terre, crient : « Relève-toi avec ton cheval ! » - avec tous ces êtres joyeux ou égarés, Ondine va parler de leur art, et il nous faut les écouter,

³⁶ Comme le rapporte Delécluze : « Sa mort fut [...] aussi inattendue que terrible. On le trouva noyé sur les bords de la Seine, près de Sèvres. Il avait eu le soin de laisser dans son chapeau un papier sur lequel était écrit que 'las de la vie et trahi par les dernières facultés qui la lui rendaient supportable, il avait résolu de s'en défaire' ». Le texte présente également une série de suicides tragiques en particulier celui de M^{lle} Mayer, une élève de Prud'hon : « Dans ce même atelier où elle avait conversé, travaillé, vécu si longtemps auprès de Prud'hon, [...] elle se coupa la gorge avec un rasoir ». Etienne-Jean Delécluze, *Louis David, son école et son temps*, op. cit., p. 301 sq.

³⁷ Louis-Léopold Robert (1794-1835) : né à Neuchâtel, a été élève à l'Ecole des Beaux-arts, et a fréquenté également l'atelier de David en pratiquant gravure et peinture. Il a représenté de nombreuses scènes populaires en particulier situées en Italie. Il s'est suicidé à Venise en se tranchant la gorge.

³⁸ Aragon connaît donc les éléments biographiques, liés à la relation avec Henri de Latouche : la brouille de 1839 et les rapprochements tentés auprès d'Ondine, que Marceline redoute. Voir la « Lettre à Sainte-Beuve » de mars 1851, et son étude par Xavier Lang, *J'écris pourtant. Bulletin de la Société des Etudes Desbordes-Valmore*, n°2, 2018, p.47-55.

³⁹ Aragon mentionne ici Sylvain Maréchal (1750-1803), auteur du *Manifeste des égaux* ainsi que du *Dictionnaire des Athées anciens et modernes* [1800], deuxième édition augmentée par J. R. L. Germond. Bruxelles, Imprimerie de J. B. Balleroy, 1833.

En ligne :

http://classiques.uqac.ca/classiques/marechal_sylvain/dictionnaire_des_athees/dictionnaire_athees_a_vis_editeur.html

⁴⁰ Aragon ajoute en note : « Cet épisode et l'émotion qu'éveille en Ondine, la situation des enfants naturels, il est clair qu'il faut les lier à la naissance de ce fils sans père que Marceline eut en 1810 ». L'histoire personnelle d'Aragon hante ici le propos du critique littéraire.

comme ce surprenant dialogue sur *Une Scène de déluge*⁴¹, de Girodet-Trioson (qui est au Louvre), entre la jeune fille et son oncle, il nous faut les écouter pour enfin nous évader de l'abominable charabia de la critique d'art contemporaine, et réapprendre les chemins de l'humanité dans l'art, réapprendre à parler de l'art.

Car ce roman où l'amour a la part de l'aigle, est un grand roman de la peinture, où il est question comme nulle part ailleurs de la beauté qui sort des mains humaines. Et le lire, c'est vraiment réapprendre un grand, un précieux secret perdu. Un secret brûlant. Un secret actuel.

⁴¹ Aragon donne ici le titre exact de la toile de Girodet, qui a obtenu le premier prix au concours décennal de 1810 contre *Les Sabines* de David comme il le précise dans le commentaire de l'épisode 2 du roman, paru dans les *Lettres françaises*, le 17 novembre 1949 ; cette toile fut ensuite exposée sous le numéro 436, au Salon de 1814.